

Voici, sans contredit, la pièce la plus intéressante que l'administration du théâtre Ventadour, à travers ses vicissitudes de prospérité et d'infortune, ait offerte au public depuis long-temps. Aussi le succès a-t-il été complet. Sans doute, quelle que soit la recommandation que lui avait apporté d'avance la réunion de tous les compositeurs distingués de la capitale, quelle que vive que dût être la curiosité, on ne pouvait s'attendre à trouver dans la musique de cet opéra cette unité de plan, cette concentration de conception, et, si je puis ainsi parler, cette longanimité d'inspiration qui, sans exclure la variété, n'est pas de l'uniformité, et dont aucune œuvre d'art ne doit être dépourvue: aussi nous abstiendrons-nous ici de rigorisme, la critique devant tenir compte avant tout des intentions des auteurs et des conditions dans lesquelles ils se sont volontairement placés. Enhardis par un essai littéraire d'un genre aussi neuf que piquant, ils ont voulu en quelque sorte projeter sur la scène lyrique quelques reflets de cette riche mosaïque toute moderne connue sous le nom du *Livre des Cent un*.

L'art a aussi ses exceptions, et les bizarreries, les caprices, les fantaisies ne sont pas tellement hors de la nature que l'esprit ne puisse se divertir pendant quelques instants à considérer cette association de talents mêlant ensemble leurs nuances, leurs physionomies diverses, opposant en se jouant système à système, école à école, et acceptant la solidarité des mêmes travaux pour recueillir des bravos et des honneurs solidaires.

La scène se passe à Versailles, chez la marquise de Brinvilliers. Hortense, jeune fille belle et naïve, aime le comte Arthur de Saint-Brice, jeune, naïf comme elle, et en est aimé. La marquise, dissimulée, cruelle, éprouve aussi de son côté un amour criminel pour ce jeune homme. Mais elle cache sa haine et sa jalousie pour sa rivale sous les dehors de la bienveillance et de la protection. Déjà elle est parvenue à éloigner le jeune comte, et à intercepter la correspondance des deux amants, de manière qu'ils finissent de part et d'autre par concevoir des soupçons sur leurs sentiments et la fidélité qu'ils s'étaient jurée. Pour arriver plus sûrement à son but, c'est-à-dire à la possession de Saint-Brice, elle a persuadé à Hortense qu'elle est délaissée, et elle lui fait épouser un homme fort riche, M. de Vermilhac, fermier-général du royaume, mais qu'Hortense n'aime point.

Pendant les préparatifs de la noce, un Italien rusé, adroit, intendant de la marquise, et complice de tous ses crimes occultes, Galifard est introduit. Il lui apprend que son protégé, Arthur de Saint-Brice, est arrivé à Paris. Au trouble de la marquise, Galifard lui arrache l'aveu de sa passion pour Arthur. Toutefois il est soumis, obséquieux: le moment de se montrer n'est pas encore venu. Cependant la marquise sort pour la cérémonie. Pendant ce temps, Arthur arrive, on lui apprend qu'à l'instant même Hortense contracte d'autres nœuds. Au moment où le comte Arthur se dispose à sortir pour arracher Hortense à cette union, les mariés reviennent, les amants se reconnaissent au milieu des félicitations qui retentissent autour des deux époux. Là finit le premier acte.

Au second acte, Arthur et Hortense se rencontrent seuls dans l'appartement de la marquise. Après des reproches réciproques, il finissent par se convaincre l'un et l'autre qu'ils s'aiment encore, et le dernier mot d'Hortense est qu'elle l'adore *plus que jamais*. La marquise les surprend au moment de cet aveu, et, dissimulant à la fois sa haine pour l'une et sa jalousie pour l'autre, toujours adroite et dissimulée, elle les décide à se séparer, et Arthur dit à Hortense un éternel adieu.

Cependant le comte se sent pressé d'adresser une dernière parole à celle qu'il aime: ne pouvant la voir, il lui écrit un billet et le remet à la femme de chambre de la marquise. Madelon consent à placer le billet dans un bouquet destiné à Hortense. Bientôt celle-ci arrive avec son époux. Vermilhac a déjà des soupçons. Il remarque les signes d'intelligence d'Hortense et de la suivante lui montrant le // 2 // bouquet mystérieux. Mais cette lettre fatale a déjà été découverte par la marquise, et, dans l'excès de sa passion aveugle et sanguinaire, elle y a jeté un poison subtil et prompt pour se défaire de sa rivale. Vermilhac s'empare de vive force du billet; il l'ouvre et tombe mort.

Le troisième acte s'ouvre par une scène entre la marquise et Galifard. La marquise croit triompher. Mais l'intendant, possesseur des secrets et de la correspondance de la marquise, ayant en ses mains l'instrument de sa perte, lui tient un langage impérieux. Ce jeune comte Arthur qu'elle aime, il lui ordonne de la chasser, et c'est lui, lui Galifard, qu'elle épousera. Il deviendra ainsi possesseur d'une immense fortune, et, du reste, il lui assure qu'il ne sera pas *un mari ridicule*. Cependant, avant de la quitter, et pour lui donner une preuve de *générosité*, il lui remet son portefeuille et sort. La marquise y découvre un compartiment secret dont lui avait parlé Galifard, elle l'ouvre et y trouve dans un papier rouge un remède infailible contre le poison. Tout à coup il lui vient dans l'idée de jeter le préservatif et de le remplacer par un poison réel qui doit produire son effet une heure après l'avoir pris. Galifard entre au moment où la marquise va déjeuner seule, au coin de son feu. Elle offre à Galifard une tasse de thé. Celui-ci accepte, mais le méfiant intendant a recours à ce qu'il croit son préservatif. Pendant le déjeuner, ils s'entretiennent de leur voyage en Italie et du bonheur qui les attend.

La scène change: c'est Hortense qui paraît en deuil, veuve aussitôt qu'épouse. La marquise frémit de rage; le sort s'est joué d'elle, et lui a donné une autre victime. Toutefois elle insinue que le comte Arthur est l'auteur de l'empoisonnement de son mari, et la jeune amante, doublement frappé par la mort de son époux et l'infamie de son amant, implore dans son désespoir l'asile du couvent. Ainsi la marquise espère-t-elle séparer à toujours Hortense et Arthur et posséder enfin celui-ci. Mais voilà que Galifard arrive comme un spectre; la mort qu'il porte dans son sein a déjà sillonné sa figure de rides et de traits convulsifs. Il se sert d'un dernier souffle de voix pour accuser ouvertement la marquise; il meurt. Alors l'horrible mystère s'éclaircit: l'amour innocent et pur triomphe, et la marquise est conduite en jugement.

Cette dernière situation a peut-être le défaut d'être trop commune et de ressembler à la plupart des dénouements. Sans doute elle était susceptible de plus de développement. Il eût été beau de nous faire assister au jugement de la marquise. Tel qu'il est pourtant, *le livret* abonde en situations fortes et dramatiques, et l'on peut dire qu'il justifie pleinement le précepte classique qui veut:

Que le trouble toujours croisse de scène en scène.

Les acteurs ont déployé la plus grande intelligence, et l'on doit particulièrement beaucoup d'éloges à mademoiselle Prévost. Féréol a fait preuve d'un talent consommé dans le rôle de Galifard, et qui donne la mesure de ce que cet artiste pourrait faire dans un genre plus élevé que celui dans lequel il s'est circonscrit.

La main du grand artiste se fait sentir dans l'introduction. Ce morceau, écrit dans un style large, dessiné vigoureusement et plein d'effets sûrs, appartient à M. Chérubini. On en peut dire autant de l'air de M. Paër. Les couplets de M. Boïeldieu sont riches d'originalité et d'élégance, et le finale de M. Batton brille par ses détails gracieux et sa facture. Le commencement du duo du deuxième acte, de M. Caraffa [Carafa], est aussi bien parce que les morceaux précédents de M. Blangini sont gracieux de mélodie et piquants d'instrumentation. La touche délicate, légère et coquette de M. Auber se fait remarquer dans le duo entre la marquise et Galifard, bien que le premier motif soit peut-être trop répété. Une gigue de Gossec, des couplets de M. Berton, répandent des nuances différentes, et je ne sais quel vernis d'ancienneté à travers ces couleurs fraîches et brillantes, tandis qu'on retrouve dans le dernier finale la vigueur et l'habileté de l'auteur de *Zampa*.

Quant à l'ouverture, elle est de M. Caraffa [Carafa].

La pièce est montée avec beaucoup de soin: costumes, décors, accessoires, rien n'a été négligé pour justifier les espérances que le public avait conçues de cet ouvrage. L'orchestre se montre toujours digne de marcher sous les ordres de M. Valentino.

COURRIER DE L'EUROPE, 5 novembre 1831, pp. 1-2.

Journal Title: COURRIER DE L'EUROPE

Journal Subtitle: None

Day of Week: samedi

Calendar Date: 5 NOVEMBRE 1831

Printed Date Correct: Yes

Pagination: 1 à 2

Title of Article: FEUILLETON. THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Subtitle of Article: Première représentation de la Marquise de Brinvilliers, opéra en 3 actes, paroles de MM. Scribe et Castil Blaze, musique de MM. Chérubini, Boïeldieu, Paër, Batton, Blangini, Caraffa, Berton, Auber et Hérold.

Signature: O.

Pseudonym: None

Author: Attribué à Joseph d'Ortigue (une copie est conservée dans les papiers d'Ortigue)

Layout: Front-page feuilleton

Cross-reference: None